

néant. Maintenant, c'est Dieu, toujours Dieu qu'il adore dans la nature ; il garde pour elle le même ardent amour ; mais sous toutes les apparences, il ne cesse de voir distinctement l'idéal divin ; il lui emprunte des symboles ; mais à l'imitation de celui qui parlait si délicieusement sur la montagne, du lys des champs et des oiseaux du ciel. De par son pouvoir de magicien lyrique, il prête une voix aux glaciers et aux torrents, il anime les chênes et les roses ; mais toute cette symphonie n'éclate que pour la grande gloire du maître vivant et créateur, et monte tout droit vers le ciel. » Un autre critique, M. Armand de Pontmartin, s'exprime ainsi sur les *Symphonies* : « Le poète associe la nature, les champs, l'*Alma Parens* non plus aux rêveries, aux chimères, aux inquiétudes de l'homme, à des révoltes contre ses semblables, contre Dieu et contre lui-même, à son dédain sur les vraies et laborieuses conditions de son passage en ce monde, mais à ses rapports les plus directs, les plus pratiques avec son créateur et sa conscience, avec le ciel et la terre. » L'Académie française décerna le prix Monthyon aux *Symphonies*. Trois ans après, en 1858, elle ouvrait ses portes au poète et lui donnait le fauteuil vacant d'Alfred de Musset. Vitet, qui répondit à son discours de réception, caractérisa la note dominante de l'œuvre du nouvel académicien : « S'il me fallait, dit-il, indiquer d'un mot ce qui vous distingue en poésie, je dirais que vous portez dans l'idylle le souffle et la grandeur épiques. » D'autres l'ont appelé « le Virgile des sommets », et c'est bien la marque propre de son superbe talent qui, en certaines circonstances, fut voisin du génie. Les *Idylles héroïques* qui parurent en 1858, confirmèrent ces opinions. Vinrent ensuite les *Voix du silence* en 1865, *Pernette* en 1868, et les *Poèmes civiques* en 1874. A ces diverses œuvres poétiques il faut ajouter un grand nombre de volumes en prose, le *Sentiment de la nature*, l'*Education homicide*. « Quand, dit un biographe récent, l'heure sonna où les envahisseurs arrivèrent, si l'âme de Laprade ne fut point surprise de ce qu'elle avait prédit et comme prophétisé, elle ne souffrit pas moins de poignantes angoisses ; puis, malgré les défaites et les désastres, elle jeta à ceux que le nombre a écrasés mais non définitivement vaincus, ce cri superbe d'espérance et de ralliement à la France. » N'oublions pas le *Livre d'un père*, suite de courts et charmants chefs-d'œuvre où Laprade nous montre toute la naïveté et la suavité de sa tendresse pour l'enfance.

Le 13 décembre 1883, Victor de Laprade mourut pieusement à Lyon après une longue et cruelle agonie de plusieurs années. La postérité s'est souvenue de lui. La statue qu'on vient de lui ériger en est le témoignage.

CHARLES SIMOND.